

La mort m'a toujours laissé une atroce gueule de bois. Plus jeune, j'y voyais la conséquence du déplacement forcé de mon âme, arrachée à mon enveloppe physique et réinjectée dans la suivante. Même s'il ne m'en restait aucun souvenir, un traumatisme pareil devait forcément laisser une trace psychique, non ?

« Prêt pour la suite, agent Dooley ? »

J'ai passé la main sur mon visage doux comme celui d'un nouveau-né, puis je me suis penché vers l'avant sur ma chaise en pliant mes nouvelles jambes. Les techniciens du Projet Amortels m'avaient rasé avec une précision microscopique, ce que j'avais toujours détesté, mais de toute façon cela repousserait très vite. « Ce n'est pas la première fois que je me verrai mourir, Patrón. »

L'homme aux cheveux tirés en arrière dont le visage transpirait la confiance et l'autosatisfaction esquisssa l'ombre d'un sourire. Ses dents étincelèrent dans la pénombre. « C'est vrai, j'ai vu un documentaire sur votre première mort à l'école primaire.

— Je préfère la version de 2132 », lâchai-je en essayant de surmonter un sentiment désagréable de déjà-vu. N'avions-nous pas échangé les mêmes répliques la dernière fois ? « Ils les ont toutes ressorties à l'occasion du centenaire. »

Patrón ricana. Je savais que, malgré ma bravade, il lisait en moi à livre ouvert. Je ne voulais pas voir ces images. Nul homme sain d'esprit ne le voudrait.

« À propos, c'est "monsieur le directeur Patrón", dit-il. "Monsieur" conviendrait aussi. Êtes-vous sûr que votre mémoire fonctionne bien ? »

Espérant que mon manque de respect à son égard serait interprété comme un effet de la revivification, j'ignorai sa remarque. « Que le spectacle commence ! »

Patrón cligna des yeux. Je le connaissais depuis un sacré bail. C'était un dur. « Ce n'est pas beau à voir, Ronan, dit-il enfin.

— Ça change vraiment quelque chose ? »

Patrón haussa les épaules et démarra la tridéo d'un mouvement de la main. Les polariseurs de mes implants oculaires se mirent en marche, transformant les images floues en mirage 3D d'une netteté tranchante.

L'enregistrement montrait un homme attaché à une chaise blanche en plastique au milieu d'une petite pièce grise aux murs en parpaing. L'individu était grand et soigné ; il portait un costume bleu marine, une cravate rouge ainsi qu'une chemise blanche mouchetée d'écarlate. Ses chevilles étaient attachées aux pieds de la chaise par des menottes autoconstrictrices, ses mains, derrière son dos, avaient apparemment subi le même traitement. Ses cheveux brun foncé étaient coupés court et ses joues mangées par une barbe de trois jours. Il avait l'air jeune, la trentaine peut-être, bien qu'évaluer l'âge d'un quidam tînt désormais de la gageure. Un bandeau noir, de ceux qu'on fournit aux passagers de première classe des long-courriers, couvrait ses yeux. Deux filets de sang s'en échappaient, encadrant son visage.

Malgré le masque, j'identifiai aussitôt le protagoniste du film. C'était moi, et je n'avais pas l'air d'aller bien.

Une autre silhouette entra en scène. Ce nouveau personnage portait une combinaison comme on en trouve dans les laboratoires de microprocesseurs, totalement hermétique, avec un couvre-chef intégral pourvu d'une visière en verre réfléchissant. Une différence pourtant : la sienne était noire. Ample et volu-

mineuse, elle le couvrait de la tête aux pieds comme une espèce de burqa high-tech.

L'homme tenait dans sa main droite un pistolet Nuzi, un calibre 9 mm semi-automatique avec le cran de sûreté délogé. Il le tapa contre sa jambe et se mit à parler.

« J'imagine, fit-il d'une voix altérée digitalement, que vous vous demandez pourquoi vous êtes là aujourd'hui, monsieur Mathusalem Dooley. » Je tressaillis en entendant ce surnom. La presse me l'avait collé voilà plus d'un siècle et je n'avais jamais réussi à m'en débarrasser.

Ma version précédente – celle en train de mourir dans la tridéo – grogna mais ne souffla mot. Un filet de sang s'échappa de sa bouche quand elle voulut parler. Ma langue se rétracta en réponse à un souvenir traumatique fantôme que je n'avais pas.

« Inutile de répondre, dit l'homme en noir. Cette question ne vous est pas vraiment adressée. Vous serez bientôt mort. C'est pour plus tard, pour eux. »

Patrón me regarda mais je restai de marbre. L'homme en combinaison savait parfaitement ce qu'il faisait. Quant à nous, nous devions nous borner au rôle de spectateurs pour découvrir ce dont il s'agissait.

Je pouvais arrêter l'enregistrement et discuter avec Patrón si j'en avais envie. Je pouvais revenir en arrière ou même le visionner une dizaine de fois dans la journée. Cependant, pour ce premier contact, je voulais en absorber tout le contenu sans interruption et découvrir exactement ce qui était arrivé.

Une part de moi-même voulait se détourner pour échapper à ce spectacle atroce. Je la fis taire.

L'homme en combinaison grogna, et l'homme sur la chaise fut pris de panique. Il se débattit, tira sur les bracelets qui le retenaient, essaya de bouger sur son siège. En réponse à son agitation, la morsure des entraves dans sa chair se fit plus profonde. Si les pieds de la chaise n'avaient pas été fixés au sol, elle se serait sûrement renversée. C'était probablement le but

recherché par l'homme attaché, mais cela n'aurait rien changé à son sort.

J'assistai à la décrue progressive de ses efforts. Les filaments coupèrent ses jambes à travers les chaussettes ; le sang coula dans ses chaussures. Incapable de se libérer, il cessa toute résistance et fondit en larmes.

Patrón eut un mouvement contrarié. « Cette conduite ne vous ressemble pas, hein, Dooley ? »

Je le laissai dire. Les larmes de l'homme sur la chaise pouvaient signifier qu'il voulait me faire comprendre quelque chose. Je m'étais déjà vu mourir, plusieurs fois, et jamais cela ne s'était produit.

L'homme en noir prit le pistolet de la main gauche et de la droite gifla l'homme sur la chaise. « Ressaisis-toi, Mathu, lâchait-il. Tu vas décevoir tes fans. »

L'homme sur la chaise – je n'arrivais pas à l'appeler Ronan ni Dooley, ni même Mathusalem – gémit mais ses larmes cessèrent. Il se taisait. Je sentis mes poings se serrer. J'avais envie de me jeter sur l'homme en noir, l'anéantir de mes propres mains et sauver le condamné. Mais il était déjà trop tard. Ces images, pour aussi réelles qu'elles paraissaient, étaient néanmoins le passé. Tout était déjà joué.

« Alors c'est ça le Secret Service *, hein, Mathu ? fit l'homme en noir. Donne-leur ta vie, ils t'en demandent une autre. »

L'homme sur la chaise laissa tomber sa tête en arrière. Je n'étais pas sûr qu'il fût encore en vie.

L'homme en noir se pencha et lui murmura quelques paroles à l'oreille. Le volume augmenta pour compenser la différence de niveau sonore ; je les entendis grâce aux conduc-

* Secret Service : agence fédérale du département de la Sûreté intérieure. Sa mission première était de traquer les faux-monnayeurs. Aujourd'hui, la protection du président, du vice-président et de leurs familles, ainsi que des dignitaires étrangers sur le sol des États-Unis, entre également dans ses attributions. (*Les notes sont du traducteur.*)

teurs implantés dans le tissu osseux à la base de mon crâne.

« Et toi, fit l'homme en noir, tu la leur donnes. »

L'homme sur la chaise tressaillit à ces mots, prononcés tendrement comme une promesse à un amant endormi.

L'homme en noir se redressa. « Tu me rends malade. Tu es comme un chien. Toutes ces années au service de ton pays et de ton président. Et combien ça t'a coûté ? Ta femme. Ton enfant. Tes petits-enfants. Chacune de tes vies. »

L'homme sur la chaise s'effondra, les épaules affaissées, sa tête retomba. Sa défaite était totale.

« Tu n'es même pas un homme, reprit celui en combinaison. Tu n'es qu'un lointain écho de l'original. Une camelote de copie produite en cuve. Tu t'étiologies davantage à chacun de tes retours au monde. Je serais tenté de dire que bientôt tu deviendras un rien du tout, mais c'est ce que tu es déjà. Chaque nouveau souffle t'éloigne du véritable Ronan Dooley qui respirait il y a cent cinquante ans. »

L'homme en noir se pencha et repoussa les cheveux imbibés de sueur de son prisonnier avec le canon du semi-automatique. Le geste aurait pu paraître tendre s'il s'était agi d'un autre objet.

« Tu crois qu'être un amortel fait de toi quelqu'un d'exceptionnel. Que tu ne peux mourir réellement. Et que, si tu meurs, ça n'a aucune importance. Quand une enveloppe meurt, il suffit de mettre la main sur ta copie de sauvegarde et de l'injecter dans un nouveau clone. Et tu n'es même pas obligé de conserver le souvenir de la peur et de la douleur qui accompagnent la mort. Comme un alcoolique qui s'obscurcit la mémoire avant de battre sa femme. Dans ta tête, c'est comme si ça n'était jamais arrivé. Mais tout ça, c'est une grande mise en scène, surtout pour les gens comme toi. »

L'homme en noir s'agenouilla devant la chaise. Il reprit le pistolet de sa main droite et appuya le bout de canon contre le front de l'autre homme, puis il lui repoussa la tête à plusieurs reprises pour la placer au niveau de la sienne.

« Tu oublies une chose. Toi et tes semblables, vous oubliez toujours qu'une copie n'est pas l'original. Elle peut avoir la même apparence, la même voix, la même odeur, le même goût, les mêmes sentiments et le même comportement que l'original, mais cela n'en fait pas la même chose. C'est un substitut, un simulacre, un sosie. »

J'aurais juré entendre son sourire méprisant quand il reprit la parole. « Les gens ne sont pas des fichiers digitaux enregistrés dans un support de viande. Nous sommes des êtres de chair et nous sommes uniques. Tu peux être une bonne copie, mais ça reste une copie. Quelque part, les os blanchis du vrai Ronan Dooley se retournent dans leur tombeau pourri. »

La tête de l'homme sur la chaise se recula du pistolet pour un moment puis se pencha sur le côté. L'homme en noir tendit la main, saisit l'épaule de l'homme attaché et le redressa.

« Tu n'es pas un homme, dit-il. Tu n'es qu'un fantôme en chair, condamné à hanter ce monde jusqu'au moment où ton heure sonnera à nouveau. Même les amortels ne peuvent tromper la mort que jusqu'à cet instant-là. »

Il était debout désormais et tenait le canon de son arme contre le front de sa victime. « Ce jour, c'est aujourd'hui. La fin de ton séjour ici-bas est arrivée. »

Même si je n'avais jamais vu cette tridéo, je savais ce qui allait suivre. Peut-être n'étais-je qu'un fantôme impuissant condamné à assister à ce drame à travers les voiles du temps, mais j'avançai la main pour arrêter son geste.

« Non, m'entendis-je protester dans un soupir.

— Au revoir, Ronan Mathusalem Dooley, dit l'homme en habit noir. Tu ne manqueras à personne. »

Le coup de feu me fit sursauter. La tête de l'homme assis partit en arrière comme frappée par une batte de baseball. Si la chaise n'avait pas été rivée au sol, l'impact aurait fait basculer le corps tout entier. Mais en l'occurrence la balle arracha l'arrière du crâne et peignit le mur derrière lui d'un rouge féroce.

L'homme en combinaison restait debout et regardait la vie quitter sa victime goutte à goutte. Un ruisselet de sang jaillissait du trou dans son front. Davantage de sang giclait de l'arrière du crâne et s'ajoutait aux fluides qui couvraient déjà le plancher.

L'égouttement s'arrêta et le silence se fit. Puis j'entendis un bruit émaner de la combinaison de l'homme en noir. On aurait dit qu'il reniflait.

Quand il parla de nouveau, sa voix était grave et rauque.

« Bonne chance, dit-il. Quoi que tu sois et où que tu ailles, tu méritais un meilleur destin. »

Puis il se plaça à droite de l'homme mort et lui tira de nouveau trois balles dans la tête. Il répéta l'opération de l'autre côté. Quand il en eut fini, ce qui restait du crâne aurait pu tenir dans ma chaussure.

Puis il se positionna en face de la dépouille et vida son chargeur. Le cadavre n'arrêtait pas de tressauter sous l'impact des tirs, et des convulsions le parcouraient comme si la foudre s'abattait sur lui.

Quand les échos des coups de feu se turent, tout mouvement l'abandonna.

L'homme sortit le chargeur vide de son semi-automatique et le jeta par terre. Il fit de même avec l'arme. Les deux objets traversèrent la pièce en claquant sur le sol en béton.

L'homme se tourna alors vers la caméra qui avait enregistré la scène. Il s'inclina vers elle et j'eus l'impression qu'il me fixait du regard.

Je ne pouvais pas voir son visage dissimulé par le verre de son masque où se réfléchissait le double objectif de la caméra. Ces optiques jumelles braquées dans les yeux me faisaient l'effet de canons de deux revolvers. Un bref instant je me demandais si elles pouvaient cracher la mort à travers l'écran.

Quand l'homme reprit la parole, je faillis tomber de ma chaise. Je me sentais pris au piège dans un étang gelé sans pouvoir trouver un trou dans la glace par où en sortir.

« Plus de Ronan, disait l'homme en combinaison à travers son brouilleur. Que l'homme et ses copies reposent en paix. »

La tridéo s'éteignit et la lumière se ralluma. J'évitai de regarder Patrón. Je ne voulais pas qu'il me vît trembler.

« Qui a fait ça ? » demandai-je. Ma voix frémissait de rage, de frustration et de terreur.

Le directeur du Secret Service soupira avec compassion et regret. « Nous espérions que vous pourriez nous le dire. »

Cherchant à surmonter le maelström de mes émotions, je sortis de la salle de projection pour rejoindre les couloirs du quartier général du Secret Service. Voir cet homme me tuer, ou plutôt me violer, avec un semi-automatique m'avait fait sortir de mes gonds. Je combattais une forte envie de vomir. Dans un endroit privé, j'y aurais succombé.

Je voulais faire rendre gorge à cet assassin, l'entendre implorer mon pardon, lui arracher la tête. Et, si lui aussi était un amortel, trouver et anéantir tout son patrimoine génétique jusqu'à la dernière cellule souche, jusqu'au dernier fragment d'ADN. Aucune trace de son existence ne devait survivre à ma vengeance.

Après, je pourrais recommencer à vivre de nouveau.

Je connaissais bien le quartier général, et m'y retrouver ne m'apportait aucun réconfort. J'appartenais au Secret Service depuis beaucoup plus longtemps que cet entassement de verre et de béton, et, avec un peu de chance, j'en ferais encore partie quand ces murs se seraient effondrés. Cependant, y revenir résonnait toujours comme un retour à la maison, beaucoup plus que les retrouvailles avec mon appartement du Watergate Hotel.

Une main se posa sur mon épaule. Mon premier réflexe aurait été de la repousser et d'envoyer un coup de poing à son propriétaire. Mais je savais pertinemment que Patrón m'en voudrait de l'agresser dans son propre quartier général, quelles

que fussent mes circonstances atténuantes. Même si je venais de renaître.

« Je sais ce que vous ressentez en ce moment, Dooley, dit-il.

— Ouais, bien sûr. » Je continuai mon chemin sans le regarder. Je voulais arriver rapidement dans mon bureau, reprendre contact avec le monde et plonger dans mon travail. Retrouver le salaud au plus vite et régler mes comptes me permettraient d'assouvir ma rage.

« Moi aussi, j'ai déjà été tué. » Les paroles de Patrón étaient dictées par la compassion, mais je n'en avais cure.

Tous les autres agents dans le couloir trouvèrent quelque chose de passionnant à regarder sur le mur ou à travers les fenêtres les plus proches. Car, même si j'en connaissais un bon nombre, ma mise annonçait clairement que je n'étais pas d'humeur à bavarder.

« Nous l'avons tous été, Patrón. Chacun de nous autres amortels. Sauf que, là, ce n'était pas un meurtre, c'était un viol par balles. »

Patrón ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, mais il la referma sans un mot. « D'accord, fit-il enfin. Dans ce cas, trouvons l'enfoiré qui a fait ça et rendons-lui la monnaie de sa pièce.

— Tu parles au pluriel, comme s'il s'agissait de toi et moi, lâchai-je d'un ton narquois. Comme si nous pouvions nous saisir de l'affaire... Qui est sur le coup ? Les gars du Capitole ? La police de DC ? Le FBI ? »

Patrón couvrit la distance qui nous séparait en quelques petites foulées et secoua la tête. « Ton cadavre a été retrouvé dans le district de Columbia ; normalement, ce serait du ressort de la section homicides de la police de Washington. Cependant...

— Les sempiternels “cependant”...

— Le FBI adorerait résoudre une affaire de cet acabit. Ils ont fait des pieds et des mains pour en être.

— Mais tu leur as dit d’aller... Attends ! » Je m’arrêtai net dans le couloir. Surpris, Patrón me dépassa puis fit volte-face. Les rayons du soleil se déversaient à l’intérieur du bâtiment par les hautes baies vitrées du sol au plafond le long du hall, et, malgré la jeunesse de son corps, Patrón eut soudain l’air d’un vieillard dans la lumière crue du jour.

Je fixais sans ciller ses yeux âgés. « De quel acabit parlet-on ? » Avant même qu’il me réponde, je savais que toute l’affaire avait échappé à son emprise.

« C’est l’assassin qui a filmé la scène. Et il a posté son œuvre sur la toile. Il lui a suffi ensuite de le signaler aux plus importantes agences de presse pour qu’elles s’en emparent. Voilà vingt-quatre heures que c’est l’info numéro un à travers le monde. » Patrón avait accompagné son énoncé d’un geste d’impuissance. « Écoute, Ronan. Ça va se tasser. »

Je m’élançai à nouveau, laissant le soin à mon boss de me rattraper. Une nouvelle aussi croustillante avait une très bonne espérance de vie, je le savais. Je m’imaginai déjà les gros titres : « L’homme le plus vieux du monde assassiné une nouvelle fois ! » « La fin d’un amortel ? » « Qui a tué Mathusalem ? »

Les sites de snuffmovies allaient s’en donner à cœur joie en découpant toute la séquence image par image. Les potentats de droite verraient dans ce film un affront personnel et une atteinte aux fondements de leur immortalité. Quant aux contestataires de gauche, ils trouveraient en l’homme en noir un héros potentiel pour leur cause. Cette affaire touchait de près suffisamment de monde pour que les médias de toutes les factions en présence cherchent à détourner l’assassinat au profit de leurs petites croisades personnelles. Et tous prendraient bien soin d’oublier l’essentiel : c’était moi qu’on avait liquidé et l’assassin courait toujours.

« Nous avons les pleins pouvoirs sur cette affaire, Dooley », lança Patrón, qui trotta à ma poursuite dans l’espoir de me rattraper avant que je n’atteigne mon bureau et lui claque la

porte au nez. « Madame la Présidente en personne a ordonné à tout le monde de coopérer avec nous et de se plier à nos demandes. Ton coéquipier et toi disposez de toutes les ressources que le Service peut mettre à votre disposition. »

Je m'arrêtai net et pivotai sur mes talons pour fusiller Patrón du regard. « Un coéquipier ? lâchai-je. Ça fait des lustres que je n'ai pas eu de coéquipier. Je travaille seul et tu le sais parfaitement ! »

Patrón leva les mains et haussa les épaules, mais ce geste d'impuissance sonnait faux. « Tu viens de te faire descendre, Dooley, et, comme si la cruauté et l'horreur de ce meurtre ne suffisaient pas, ta mort a été jetée en pâture à l'opinion publique. Il y a un risque que ton approche de l'enquête ne soit pas rationnelle. Tu as besoin d'un coup de main.

— Tu veux dire d'une baby-sitter, fis-je dans un grognement. Et, non, je m'en passerai très bien. »

Je fis demi-tour, franchis la porte de mon bureau et l'envoyai se fermer violemment derrière moi. La majorité des bureaux alentour étaient équipés de portes standard qui vous identifiaient et s'ouvraient à votre approche si vous disposiez d'une autorisation d'accès. Je préférais placer ma confiance dans quelques gonds bien huilés, une épaisse planche de chêne et une antique serrure.

Je fis jouer le verrou : Patrón serait incapable de passer outre quelque chose d'aussi rudimentaire, du moins pas d'un simple geste de la main. Je le fusillai du regard à travers le mur de verre polarisé de mon bureau et me retournai pour découvrir une belle femme assise derrière ma table de travail.

« Dehors », fis-je.

Elle me sourit. Elle était grande pour une femme, ne me cédant que quelques centimètres, et portait un costume noir élégant auquel il ne manquait plus que l'étiquette « Agent fédéral » cousue dans le dos. Son large sourire était parfait, souligné de profondes fossettes. Ses cheveux noirs bouclés étaient

coupés aux épaules et encadraient son visage sans défaut au teint halé. La pointe de gris à ses tempes ainsi que les discrètes pattes-d’oie au coin de ses vifs yeux bruns m’apprirent qu’elle n’était pas une amortelle. Elle vivait sa première vie.

Elle se leva, contourna mon bureau et me tendit la main. « Bon retour parmi nous, agent Dooley, dit-elle. Il est possible que vous ne vous souveniez pas de moi. Je suis l’agent Amanda Querer. »

J’ignorai sa main tendue jusqu’à ce qu’elle la replonge dans sa poche. « Je crois que vous vous êtes trompée de bureau », lui dis-je.

Elle me gratifia d’un sourire entendu. Si je n’avais pas été sous le coup de la colère, j’aurais été forcé d’admettre qu’elle était sublime. Les hormones qui couraient dans les veines de mon corps tout neuf m’incitaient à des initiatives audacieuses.

« J’occupe le bureau juste à côté du vôtre, dit-elle. Aussi je comprends que vous ayez cru à une confusion. Mais on m’a désignée pour vous seconder sur cette affaire. »

Je contournai la table par l’autre extrémité et m’assis dans mon fauteuil. Elle se posta derrière l’une des deux chaises en face de moi.

« Je n’ai pas besoin de votre aide.

— Je comprends ce que vous ressentez.

— Ah bon ? lançai-je d’une voix où perçait le doute. Dites-moi, combien de fois avez-vous été tuée ?

— Faut-il avoir été assassiné pour éprouver de la compassion à votre égard ?

— Me voilà mort pour la huitième fois, lâchai-je dans un grognement. Je suis tombé trois fois en sauvant la vie d’un président, deux fois en protégeant de hauts dignitaires étrangers, une fois au cours d’une mission qui est à ce jour encore classée bien au-dessus de votre niveau d’accréditation, et une de manière accidentelle.

— Et cette fois vous avez été assassiné.

— Vous insinuez que les sept autres fois n'ont aucune valeur ?

— Le meurtre procède d'une intention. Ceux qui vous ont tué précédemment – ceux dont vous avez connaissance, s'entend – ne l'ont pas fait de manière intentionnelle. Vous n'étiez pas leur cible, vous n'étiez qu'un obstacle.

— Belle façon de résumer mes sacrifices.

— J'aime la clarté et la précision. »

J'ouvris la bouche pour déverser ma hargne sur elle mais je me ravisai, décidant de changer de tactique. « J'imagine que c'est une des excellentes raisons pour lesquelles Patrón vous a collée sur l'affaire, mais il vous fait perdre votre temps. Je compte bien résoudre ce dossier et je compte le résoudre seul. »

Querer haussa les épaules en se dirigeant vers la porte. « Je vous assure que j'aimerais respecter vos désirs, mais j'ai mes ordres.

— N'en faites aucun cas. C'est ma marque de fabrique », laissai-je tomber en m'enfonçant dans mon fauteuil.

Elle tendit la main vers le verrou. Il lui donnerait sans doute du fil à retordre : quelqu'un d'aussi jeune n'en avait probablement jamais vu. Mais elle le tourna sans hésiter une seconde. « Je crains qu'ils ne viennent d'en haut », dit-elle alors que Patrón pénétrait dans la pièce d'un pas détendu.

« Merci, agent Querer, dit-il en arrangeant sa cravate de pacotille. Je suis heureux de constater qu'il y a quelqu'un ici pour qui l'esprit d'équipe signifie encore quelque chose. »

J'observai la cravate de Patrón. Ce n'est pas parce que notre code vestimentaire nous imposait des cravates amovibles qu'elles devaient être laides. D'accord, c'est merveilleux de savoir qu'un adversaire potentiel ne peut pas vous étrangler avec un accessoire de mode que vous avez obligeamment passé à votre cou. Mais pourquoi sont-elles confectionnées de sorte qu'on ait l'impression de les avoir volées à un gamin morveux en route pour sa première communion ?

Je croisai les bras, m'enfonçai davantage dans mon fauteuil et fusillai Patrón du regard. Il se glissa entre les deux chaises, posa les mains sur mon bureau et me fixa sans ciller. En dépit de mon inimitié pour ce type, je devais bien lui concéder que c'était un vrai dur à cuire. Car, même s'il était possible de se faire parachuter à la tête du Secret Service par une pratique avisée du léchage de pompes, il fallait du cran pour y rester les soixante-seize ans qu'il y avait trôné – et je doutais qu'il ait envie de mettre fin à sa carrière.

« Aimez-vous la vie, Dooley ? » me demanda-t-il.

Tant que nous discussions dans le couloir, il avait décidé de me lâcher la bride. Que les couloirs soient considérés comme un domaine privé tenait de la pure fantaisie, à laquelle pourtant tous les agents souscrivaient pour des raisons pratiques. Mais dans ce bureau, devant un agent subalterne, Patrón n'allait pas se laisser malmener.

« On dirait que je m'y suis attaché.

— Voilà une bonne nouvelle, répliqua-t-il, un rictus d'auto-satisfaction sur la figure. Dans ce cas, vous savez ce qui vous reste à faire pour que cet attachement perdure. »

Je dressai la tête. « S'agit-il d'une menace, monsieur ? » Puisqu'il voulait du formel, j'allais lui en donner, mais il ne fallait pas compter que ce soit sincère.

Patrón prit une impulsion sur ses mains et se redressa de toute sa hauteur. « Bien sûr que non. Je me contente de vous rappeler que le Projet Amortels vous est accessible grâce à votre statut d'agent fédéral. Mais, si vous me forcez à vous virer, je le ferai, même à regret, surtout considérant vos états de service pour la nation.

— Je suis celui qui détient les records de longévité et d'excellence, monsieur », dis-je, tout en sachant la tournure qu'il voulait faire prendre à notre conversation. Pourtant sa menace informulée me restait en travers de la gorge. S'il avait un message à me faire passer, qu'il s'y prenne clairement.

« Si vous veniez à quitter votre emploi, vous perdriez votre salaire fort généreux.

— Qu'est-ce que l'argent, monsieur ?

— Oui, je sais, je lis vos déclarations d'impôts tous les ans, agent Dooley. Je sais que vous avez de nombreux placements à long terme, très profitables. Les intérêts qu'ils dégagent pourraient même vous permettre de vous offrir une assurance d'amortalité auprès du département de la Santé et des Services à la personne, tant que votre renvoi ne serait pas motivé. Dans ce dernier cas, le Département ne serait pas autorisé à vous la vendre. » Il eut une mimique de regret. « Car telle est la loi, vous le savez.

— Que trop bien, monsieur, répondis-je. Vous avez décidé de me raccourcir la bride.

— Oh, rien d'aussi méchant. Disons un simple rappel à l'ordre. »

Je m'avançai dans mon fauteuil avec un haussement d'épaules et décidai de laisser tomber le respect feint. « Tout ça, c'est du pareil au même. Soit je me tiens à carreau comme un bon agent domestiqué, soit vous faites sauter mon immortalité. »

Patrón joua des sourcils avant d'acquiescer. « Bien entendu, vous vivrez le temps qui vous est imparti dans cette vie, sans aucune intervention de notre part », dit-il en me devisageant comme s'il comptait les balles qui avaient mis un terme à l'existence de mon prédécesseur. « Quel que soit ce temps, d'ailleurs. »

Querer choisit cet instant pour s'immiscer dans la conversation. « Attendu que vous venez d'être assassiné devant des millions de spectateurs par un inconnu qui a exigé qu'on ne vous ramène pas à la vie, les probabilités de récurrence sont élevées. »

Patrón m'avait coincé et il le savait. Plus contrariant, Querer le savait elle aussi, et elle avait l'air disposée à lui prêter main-forte.

« D'accord, lâchai-je à Patrón. Je marche avec vous. Mais certainement pas avec elle comme coéquipier. »

Aucun des deux ne sourit.

« En d'autres circonstances, j'abonderais volontiers dans votre sens, dit Patrón, mais Querer a été spécialement choisie pour faire équipe avec vous au cas où vous seriez tué.

— Et peut-on savoir quel abruti a décrété ça ? »

Querer me toisa en souriant. « Vous. »